

Nymphomaniac
Scènes de la vie vaginale
Nymphomaniac: Volumes I & II, Danemark / Allemagne /
France / Belgique / Grande-Bretagne, 2013, 4 h 02

Pamela Pianezza

Numéro 289, mars-avril 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71357ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pianezza, P. (2014). Compte rendu de [Nymphomaniac : scènes de la vie vaginale / *Nymphomaniac: Volumes I & II*, Danemark / Allemagne / France / Belgique / Grande-Bretagne, 2013, 4 h 02]. *Séquences*, (289), 42-43.



L'enfant terrible du cinéma danois signe fièrement le film le plus provocant de sa carrière: quatre heures de masturbation physique et intellectuelle chargée d'un nihilisme si dépressif qu'il en devient parfois poignant.

Pamela Pianezza

Lars von Trier n'y connaît rien aux femmes. Aux hommes non plus d'ailleurs. C'est là sa fierté, sa force et sa faiblesse, la misanthropie étant désormais le ressort officiel de son œuvre. Parce qu'il expose avec une puissance forcenée toutes ces contradictions et parce qu'il pousse à son paroxysme le nihilisme dépressif, mais également la passion enfantine du réalisateur pour la provocation, **Nymphomaniac** est sans doute le plus « von trierien » des films de Lars.

Le premier pied de nez au spectateur survient dès l'ouverture du film. Un carton annonce que le film projeté n'est qu'une version censurée de l'œuvre du réalisateur, lequel ne la reconnaît donc pas. Pas assez porno. Pas assez scandaleuse. Et pourtant, il y a largement de quoi faire rougir dans les chaumières... (Le volume I «uncut» a été projeté au Festival de Berlin. Quant au «vrai» volume II, on ignore encore ce qu'il en adviendra).

En quatre heures (inutilement) découpées en deux «volumes», eux-mêmes retaillés en huit chapitres, le film déploie les confessions de Joe, une femme auto-diagnostiquée «nymphomane». Seligman, un vieux juif solitaire, la recueille en miettes dans une ruelle où elle vient de se faire tabasser. Il la ramène chez lui et, sans vraiment se faire prier, elle se lance dans le récit d'une vie qu'elle décrit comme parfaitement contraire aux bonnes mœurs.

Voici le dispositif posé: celui, volontairement plat, de la conversation dans le terne décor du minuscule appartement de Seligman, entremêlé de flashbacks visuellement beaucoup plus

inventifs, remontant jusqu'à l'enfance de l'héroïne, jusqu'au début de sa vie d'adulte (elle est alors jouée par une débutante fascinante, Stacy Martin), ou jusqu'aux événements les plus récents.

Tout commença par un orgasme aussi fort que précoce, suite auquel la jeune Joe, désormais consciente de l'intensité possible du plaisir sexuel, se retrouve soudain totalement privée de sensations. «Ma chatte ne ressent plus rien», explique-t-elle simplement au patient Seligman qui se propose de jouer les oreilles attentives; lui-même n'ayant jamais connu les plaisirs de la chair, il se gardera bien de tout jugement. Joe entame donc le catalogue de ses expériences sexuelles. Dans cette quête effrénée d'une jouissance qui semble désormais lui être interdite, elle semble n'avoir aucune limite. Au début du volume II, elle est en couple avec Jérôme, lequel l'autorise à prendre des amants, lui-même n'ayant plus la force de «nourrir le tigre» qu'il a entre les bras. Tous deux ont un fils, Marcel, que Joe ne peut s'empêcher d'abandonner la nuit pour rejoindre un maître en SM mutique (Jamie Bell, impressionnant de barbarie sous son visage d'ange) qui la fouette jusqu'au sang.

«Je suis une mauvaise fille», se plaît à répéter Joe qui assume ce qu'elle est, tout en dévoilant une obsession pour la question du mal. Mais von Trier va plus loin dans le processus de détestation de son personnage, en faisant d'elle – tabou absolu – une mère indigne, quasiment infanticide: une nuit, son enfant est retrouvé seul, pieds nus, jouant dans la neige sur un balcon dont il aurait bien failli tomber. Quand l'époux,



« Elle s'en va »... ou est-ce le cas ?

exténué, la supplie de rester en famille le soir de Noël, Joe quitte bruyamment l'appartement pour rejoindre son étrange bourreau. Elle vient de perdre sa famille. Il est dès lors clair que Joe ne reculera devant aucun sacrifice pour assouvir ses besoins. On retrouve ici, utilisée dans un contexte volontairement « blasphématoire », la figure sacrificielle de la femme martyre, si chère à Lars von Trier (voir *Breaking the Waves*, *Dancing in the Dark* ou *Dogville*, où Nicole Kidman se fait tenir en laisse...). Un goût pour l'humiliation féminine qui laissa souvent croire à la misogynie du réalisateur, mais que conteste violemment – et un peu trop opportunément – le final du film. On y reviendra.

Notons toutefois que, depuis qu'il travaille avec la très émotive Charlotte Gainsbourg (*Antichrist*, *Melancholia*), on observe un certain brouillage des repères habituels du réalisateur: la sauvagerie misanthrope du discours se double en effet d'une réflexion intime sur le droit à l'unicité des êtres et ce questionnement s'avère parfois bouleversant. Lorsque Joe démasque, en l'excitant par la parole, un pédophile qui avait jusqu'ici réussi à nier ses penchants. Ou lors de la tentative de Joe de rompre avec ses pulsions en rejoignant un groupe de « sex addicts anonymes ». Étonnamment docile, Joe camoufle dans son environnement tout ce qui lui évoque l'acte sexuel, jusqu'à ses doigts qu'elle emmitoufle. Au cours de la réunion suivante, Joe s'apprête à lire un acte de reddition quand une vision d'elle à 12 ans lui apparaît. Refusant soudain de renier ce qu'elle est, Joe déchire son discours « politiquement correct », revendique en hurlant son obscénité et quitte la pièce. Le plan suivant la voit mettre le feu à une voiture, comme une transition vers la nouvelle vie de criminelle qui l'attend.

« Elle s'en va » pourrait d'ailleurs être le sous-titre du film. Car ce qui ponctue véritablement le récit, ce sont les départs successifs de l'héroïne, depuis ce jour où elle quitta la chambre d'hôpital du père adoré désormais disparu. Joe quitte un foyer, un emploi, une chambre d'hôtel où elle n'a pas reçu l'attention espérée... Son indécence la marginalise jusque dans sa vie professionnelle. Joe travaillera désormais comme « recouvreuse de dettes » pigiste, sous l'œil du mentor Willem Dafoe qui l'encourage à mettre à profit sa connaissance de l'appareil masculin pour mettre à jour les failles de ses débiteurs. Activité qu'elle finira également par quitter, trahie par la jeune amie et amante qu'elle s'était choisie comme successeur: l'amour est, chez Lars von Trier, forcément décevant.

En somme, l'histoire de Joe est bien plus triste que salace. Certes, von Trier gratifie son spectateur de quelques gros plans de clitoris et d'un début de plan à trois avec deux Noirs baraqués, cadrés à hauteur de verges, dans l'une des scènes les plus pathétiques et dérangelantes du film. Mais malgré cette proximité avec d'impressionnants pénis en érection, le regard du réalisateur est si cynique, si cruel, qu'il crée dans ces moments un fossé infranchissable entre le spectateur et ses personnages. En d'autres termes, il n'y a pas la moindre charge érotique dans ce *Nymphomaniac*. Il y a, en revanche, une charge émotionnelle qui donne au cinéma de von Trier son étrangeté et son pouvoir de fascination, et qui rappelle la véritable nature du réalisateur, encore récemment confirmée par plusieurs de ses proches. Au quotidien, le patron de Zentropa est aussi un homme joyeux et généreux, dont l'envie de jouer les mentors pour la jeune génération de cinéastes danois contredit l'image d'ermite qu'il cultive volontiers.

Von Trier filme comme un grand enfant gâté, prêt à tout pour tester les limites de son public et des professionnels de l'industrie qu'il semble narguer d'un « Osez-vous voir, distribuer, aimer mon film ? ». Cette provocation se révèle inspirante dans sa dimension libertaire et dans sa négation des concepts de morale, de sacré et donc de blasphème (Joe a comme « bonnes fées » la putain de Babylone et la très dévergondée Messaline). Elle devient balourde et vaine, parce que bien trop facile, lorsque le cinéaste semble appliquer à la lettre les conseils d'un « Guide du petit contestataire illustré », en glissant dans ses dialogues deux atterrantes saillies xénophobes.

Il faut attendre les toutes dernières minutes du film pour en découvrir le véritable sous-texte: un cri de douleur des âmes esseulées, au premier rang desquelles on peut sans doute placer le réalisateur lui-même. Joe a conclu sa confession sur son désir de renoncer à tout désir charnel. Elle remercie son psy de fortune pour son oreille attentive et s'endort. Quelques minutes plus tôt, Seligman s'était lancé dans une diatribe féministe, arguant qu'une vie de nymphomane n'était douloureuse que vécue dans un corps de femme, le sexe fort jouissant au contraire d'une tolérance bien plus grande en matière de libido, d'infidélité et d'abandon familial. Mais voici le prétendu féministe qui se faufile à nouveau dans la chambre, phallus à l'air, prêt à enfourcher la nympho repentie qui se débat. « Tu n'en es pas à une pénétration prêt », lui fait-il remarquer. Nous y voilà: les vrais salauds, ce sont les hommes, démasqués par un von Trier déguisé quatre heures durant en bourreau du corps féminin. Écran noir. Coup de feu. Claquement de porte. En hors-champ, Joe vient de reprendre sa liberté. Chez Lars von Trier, bien malin celui qui pense pouvoir juger son prochain.

■ **NYPHOMANIAC: VOLUMES I & II** | **Origine:** Danemark / Allemagne / France / Belgique / Grande-Bretagne – **Année:** 2013 – **Durée:** 4 h 02 – **Réal.:** Lars von Trier – **Scén.:** Lars von Trier – **Images:** Manuel Alberto Claro – **Mont.:** Morten Højbjerg, Molly Marlene Stensgaard – **Son:** Kristian Eidnes Andersen – **Dir. art.:** Simone Grau – **Cost.:** Manon Rasmussen – **Int.:** Charlotte Gainsbourg (Joe), Stellan Skarsgård (Seligman), Stacy Martin (Joe, jeune), Shia LaBeouf (Jerôme), Christian Slater (le père de Joe), Jamie Bell (K), Willem Dafoe (L), Uma Thurman (Mrs. H) – **Prod.:** Louise Vesth – **Dist / Contact:** Les Films du Losange.